

DU MÊME AUTEUR

MORSURES, Le Passage, 2005

HÉLÈNE BONAFOUS-MURAT

ÉCHAFAUDAGE

roman

www.lepassage-editions.fr



LE PASSAGE

Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet, qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné.

Eugène Viollet-le-Duc

Couverture : Julien Levy

© Le Passage Paris-New York Editions, 2007

I.
DAMIEN

Je me demande si ça vaut vraiment la peine, tout ça. Tout le monde sait bien qu'il ne faut pas trop s'approcher des châteaux hantés. Vous poussez la porte, les gonds lancent un cri strident qui vous écorche les oreilles, l'air est froid et humide, la pierre suinte, les vieilles armures alignées le long des murs vous observent, tandis qu'en haut de l'escalier en spirale les fantômes flottent dans leur suaire, n'attendant qu'une chose, vous effleurer et vous faire mourir de peur.

Dans notre immeuble, c'est pareil. Le vieux fantôme rôde comme une âme en peine, gracieux, fragile : si séduisant qu'on ne s'en méfie pas. Une fois qu'on l'a laissé faire, qu'on lui a ouvert la porte, c'est fini, on est possédé. Adèle l'a payé de sa vie, la pauvre. J'aurais dû le comprendre à temps. Maintenant son absence me rend si triste que j'en perds le goût des choses.

Je suis la Belle au bois dormant, allongé depuis si longtemps que je me demande si ce sera vraiment différent quand je serai mort. Peut-être que oui, parce que alors je ne pourrai même pas me dire que j'en ai marre, d'être allongé. Mon cerveau sera éteint, comme une ampoule grillée. Ce sera la seule différence.

Mon nom, c'est Damien Soulivet. J'ai douze ans, trois mois et dix-huit jours. Je ne vais pas à l'école comme les autres. Pourtant le jour où j'ai passé un test de Q. I., j'ai fait péter toutes les machines. Laminés, les instruments de mesure; bouche bée, mes parents et le psychologue. Pour le reste, c'est moins brillant. C'est mon corps qui ne suit pas.

J'ai marché normalement à seize mois, m'a dit ma mère, en m'appuyant d'abord aux murs, puis tout seul, les bras écartés pour garder l'équilibre. Ensuite ils sont revenus le long du corps, et j'ai pu avancer sans trop trébucher. Un pied devant l'autre, en faisant bien attention aux obstacles. Ma mère me dit qu'elle riait, qu'elle m'appelait son petit pingouin sur la banquise, parce que je me dandinais. Maintenant, quand elle dit ça, je vois bien qu'elle se retient de pleurer. Ce devait être ainsi, mais évidemment je ne m'en souviens pas. Aucun souvenir du tapis sous mes pieds, des lattes du plancher qui grincent, du carrelage froid de la cuisine, du gravier autour du bassin, au parc. J'étais trop petit. Je ne me souviens que de ce qu'on m'a raconté. À vingt mois, j'ai voulu enjamber un cube de plastique rouge qui traînait par terre dans ma chambre. Maman me surveillait du coin de l'œil tout en pliant du linge. J'ai levé ma jambe droite pour la projeter bien haut par-dessus le cube, et c'est là que ma jambe gauche a flanché. Elle s'est mise à trembler, je ne pouvais plus tenir, une jambe en l'air et l'autre flageolante, et je suis tombé. Je n'ai pas pleuré, j'ai voulu me relever, mon corps faisait comme un accent circonflexe, dit maman : mains au sol bien à plat, tête en bas, fesses pointées vers le haut, jambes tendues à l'oblique, mais elles ont cédé toutes les deux cette

fois. Deux chiffres molles. Depuis elles n'ont plus jamais été bonnes à rien.

Mes parents ont couru tous les médecins. Je n'ai jamais remarqué. Une maladie neurodégénérative avec un nom à coucher dehors. Sans doute génétique. Ma colonne vertébrale s'est peu à peu déformée, comme ramollie. Du coup, je ne peux même pas tenir assis dans un fauteuil. La meilleure position, c'est allongé. On m'a aménagé de petits endroits un peu partout dans l'appartement, pour que je change parfois de paysage. La méridienne dans le salon; un futon par terre dans la cuisine, qui est très grande et claire, d'où je peux regarder la femme de ménage préparer le repas; le lit de mes parents, où je m'enroule parfois dans un plaid pour regarder des séries à la télé, le dos bien calé dans leurs oreillers. Mais c'est quand même mon lit que je préfère. J'y suis chez moi, comme dans un bateau. Parfois j'imagine que je prends la mer. Je ferme les yeux et pars pour un long voyage. Je me sens tanguer sur les vagues. L'air est chaud et plein d'embruns, de tous côtés des poissons volants me frôlent, parfois au loin une voile passe, puis disparaît derrière l'horizon.

Mais c'est l'hiver et j'habite au deuxième étage. Depuis quelques jours, je ne vois plus grand-chose, et ça m'embête : on est en train de monter un échafaudage le long de la façade. Maman m'a dit qu'il fallait restaurer les statues qui s'effritaient, le long des corniches. Notre immeuble date de 1898, c'est marqué au-dessus du porche. Facile à calculer. Elles ont plus de cent ans, les dames de pierre qui servent de décoration. Cent neuf, très exactement. De part et d'autre de l'entrée, jusqu'à mon étage, elles soutiennent les fenêtres. Je peux les voir à

l'envers lorsque je parviens à me pencher au-dehors. Elles ressemblent à des statues grecques, toutes identiques, le sourire figé, un drôle de chapeau carré d'où descend un voile, et une robe plissée. Mais on ne les voit qu'en buste. Elles n'ont pas de jambes. Comme moi. À mon étage aussi sont sculptées des têtes de femmes, toutes différentes, plus animées : une dentelle de visages sur la façade. Cela me fait de la compagnie. Je me sens moins seul.

À une époque, nous avions un jeu vidéo préféré, Adèle et moi : *Halloween Castle*, un drôle de labyrinthe où le voyageur devait éviter les cachots, les pièges, les revenants, les chevaliers d'outre-tombe, les chauves-souris, pour libérer la princesse enfermée à double tour dans le donjon. C'est depuis ce temps-là que je me méfie des fantômes. Adèle n'était pas très forte à ce jeu. Elle préférait me regarder faire et fixait l'écran en retenant son souffle. J'arrivais à des scores impressionnants ; à la fin de la partie, l'empreinte des commandes était incrustée en rouge dans la paume de mes mains. Depuis qu'elle est morte, je n'y ai plus jamais rejoué.

Il vaudrait mieux laisser notre immeuble tranquille. Ne toucher à rien, le laisser s'affaïsser et s'effriter tout doucement, au fil du temps. Ce serait plus prudent. Mais c'est trop tard, les travaux ont commencé. Papa et maman ne sont pas contents. Ils disent que ça va leur coûter cher, ces bêtises. Qu'il aurait mieux valu s'occuper de l'intérieur, installer par exemple un ascenseur. Mais ils ne peuvent pas décider eux-mêmes. Ils ne sont que locataires, comme tous les autres habitants. L'immeuble appartient aux Olivier, les quatre étages, depuis le rez-de-chaussée jusque sous les toits. Et même les caves. Mais je n'y suis jamais

allé. Je ne pourrai jamais de toute façon. Il paraît qu'il y a des rats là-dedans. Les Olivier habitent au premier, à gauche de l'escalier, ils se sont gardé un grand appartement. Il doit être beaucoup trop grand pour eux, maintenant que leur fille n'est plus là. Presque un an, déjà. C'est monsieur Olivier qui a décidé de faire restaurer la façade. Il voulait que sa femme pense à autre chose. Il s'est dit que ça lui occuperait l'esprit, de surveiller les travaux. C'est pour ça que j'ai sous les yeux des tiges de métal et de vieilles planches de bois qui me barrent la vue. J'ai vu passer et repasser les pieds des ouvriers qui montaient l'installation, de grosses chaussures avec des semelles épaisses, presque comme celles de Neil Armstrong quand il a marché sur la Lune. De temps en temps, je voyais leurs visages, certains me faisaient un petit signe, mais ils ne parlaient pas français. Ils devaient se demander pourquoi je n'étais pas à l'école. Comment leur expliquer que je suis les cours par correspondance ? Que j'ai appris à lire et à compter tout seul ?

Mon plaisir, c'est d'écouter les bruits. L'appartement d'en dessous est semblable au nôtre. Salon, salle à manger, deux chambres, cuisine, salle de bains. La chambre qui se trouve sous la mienne est celle de deux petits jumeaux de trois ans. Des faux jumeaux, garçon et fille. Ils se ressemblent pourtant beaucoup. Je les ai vus il y a quelques semaines, lorsqu'ils ont emménagé. Mes parents avaient invité toute leur famille à prendre un verre. Maman ne rêve que d'une chose : que tout le monde soit ami sur la terre, et dans l'immeuble en particulier. Elle invite sans arrêt les voisins et réussit à établir des liens avec eux. Papa, quand il se moque d'elle, l'appelle « le bon Samaritain », ou « le saint-bernard ». Il faut dire que maman

travaille pour une association caritative. C'est son truc. Papa, lui, est ingénieur. Les parents des jumeaux s'appellent Jacques et Virginie Raynal, ils ne sont pas tout à fait aussi vieux que les miens. Les enfants, eux, se prénomment Alban et Alma. Ils sont blonds et bouclés tous les deux, ils ont les yeux très bleus, et se chamaillent tout le temps. Leur maman disait l'autre soir : « Je n'en peux plus, je ne sais pas comment les faire tenir en place. » Je les entends cavalier et crier toute la journée à travers mon plancher. La nuit, si l'un d'eux fait un cauchemar, il réveille l'autre qui se met aussi à pleurer, et c'est un branle-bas de combat dans tout l'appartement.

Au-dessus de ma chambre, il y a un studio. Juste une pièce, où vit monsieur Acquaviva, avec ses cinq chats. Il est très âgé, monsieur Acquaviva. Au moins quatre-vingts ans. De temps en temps il rend lui aussi visite à mes parents, pour leur demander de l'aider à remplir des papiers. Il ne sait pas bien lire. Il s'appelle César et vient du sud de l'Italie. Autrefois, il était maçon. Il m'a raconté qu'après la guerre il a construit des tas d'immeubles dans Paris. Il dit que celui-ci, c'est de la bonne fabrication. Qu'il durera encore longtemps. Je l'ai entendu par la fenêtre ouverte discuter avec certains des hommes qui installaient l'échafaudage. Ils parlaient italien. Monsieur César riait, je ne l'avais jamais entendu rire. Je sais qu'il parle tout seul, là-haut. Ou alors, il s'adresse à ses chats. Il marche à petits pas, en traînant les pieds dans ses pantoufles. Au-dessus de ma tête, tous les deux jours, j'entends comme une pluie de gravillons, c'est le petit bruit de la litière qu'il verse dans les cinq bacs. Chaque chat a le sien. Peut-être que ça lui rappelle l'époque où il versait le ciment dans la bétonnière. En tout cas, il a du mal à

hisser les sacs jusqu'au troisième. Il doit monter et redescendre pour les porter un à un.

Même si je ne peux pas bouger de mon lit, je connais tous les autres habitants. Ils savent que je ne vois jamais le monde extérieur, alors certains viennent me tenir compagnie. Madame Henriquez, la gardienne, que tout le monde appelle Cécilia. Elle vit seule avec son mari dans sa petite loge, à droite du porche, au rez-de-chaussée. Elle adorait Adèle, disait à qui voulait l'entendre qu'elle était la fille qu'elle aurait voulu avoir. Elle encourageait sa passion pour la danse : souvent, elle poussait les meubles et Adèle lui faisait de petits récitals sous les néons de la loge. Les Olivier, eux, étaient agacés par les obsessions de leur fille. Quand Adèle avait un sujet en tête, elle ne le lâchait pas. Elle savait faire parler la concierge, qui aimait beaucoup raconter des histoires. Parfois, Cécilia venait passer un moment avec nous et invariablement Adèle lui réclamait des récits d'autrefois, toujours les mêmes, bien sûr. Dans ces moments-là, je ne la reconnaissais plus. Elle avait quelque chose d'étrange et de lointain dans le regard, comme si elle était transportée dans un autre siècle. Cécilia, à la voir si captivée, en rajoutait. Ses récits n'en finissaient pas. Je les regardais, toutes les deux, perdues dans un monde où j'avais l'impression de rentrer par effraction, en auditeur involontaire, et je sentais le linceul de la femme fantôme nous frôler de ses pans invisibles, nous caresser, nous envelopper encore et encore, tourbillonnant, resserrant son étreinte, comme pour nous étouffer. Adèle tremblait, rose de plaisir. Cécilia parlait, l'œil brillant. Je sentais des frissons courir le long de mon dos, avec l'impression que ma colonne vertébrale se réveillait. Peut-être parce

que cette femme était morte à l'endroit où je me trouve, où je suis encore allongé aujourd'hui.

Tout ça, à présent, c'est bien fini. Cécilia n'a plus trop envie de replonger dans ces histoires. Elle a de la peine, et moi aussi. Elle monte beaucoup moins souvent me voir, reste seule enfermée dans son réduit, parmi ses livres et ses vieilles photos jaunies. À sa place, j'ai reçu pendant quelques semaines l'année dernière la visite du docteur qui a son cabinet en face de la loge, du côté gauche. Enfin, ce n'est pas un docteur, c'est un psychanalyste. Papa ne voyait pas ça d'un très bon œil, d'ailleurs. C'est lui qui s'est occupé de la fille des Olivier pendant sa maladie. Ça n'a pas servi à grand-chose, il faut dire. Je l'aimais tellement, Adèle. Toute menue, brune, avec de petits yeux rieurs. Elle passait me voir le soir après l'école, jetait son cartable au bout de mon lit, où parfois elle faisait ses devoirs en silence. Elle m'aidait aussi à faire les exercices que je devais rendre chaque semaine au centre de cours par correspondance. Puis elle est tombée malade. Elle n'est plus venue. Elle avait arrêté de manger. Maman m'a dit qu'elle était devenue un vrai squelette. Seuls Cécilia et le docteur Déséglises avaient le droit de monter la voir au premier. Elle n'a jamais connu les petits jumeaux qui se sont installés en face. Quand ils sont arrivés, elle n'était plus là depuis longtemps.

Le docteur Déséglises voulait me faire parler d'elle, mais je ne voulais pas. Elle avait un an de plus que moi, c'était ma seule amie. Il avait peur aussi que je devienne fou, à rester allongé toute la journée avec mes jambes foutues. Que mon cerveau grossisse, grossisse, et qu'il devienne trop lourd pour mon cou. C'est pour ça qu'il voulait que je lui parle. Que je

vide ma tête, en somme. Au début c'est maman qui en avait eu l'idée, mais elle a vite constaté que ça ne me plaisait pas, alors on a arrêté. Le docteur est redescendu chez lui. Il paraissait triste, sous ses cheveux blancs. Il n'avait pas sauvé Adèle, il espérait peut-être réussir avec moi. Eh bien non.

De ma chambre j'entends les voix et les pas dans l'escalier. Quand on grimpe les marches quatre à quatre ou qu'on les dégringole en riant, je sais que ce sont les étudiants du troisième, ceux qui partagent le grand appartement mitoyen du studio de monsieur Acquaviva. Quand c'est un pas régulier, une marche sur deux, discrètement, je sais que c'est Laurent Prieur qui rentre chez lui avec son sac à provisions. Il ne sort que pour s'acheter une demi-baguette et un peu de charcuterie. Il habite dans la mansarde sous les toits, au quatrième. Les autres pièces, à son étage, sont d'anciennes chambres de bonne. Elles servent à stocker les archives de maître Bombardier, un notaire du quartier. C'est lui qui gère toutes les affaires de l'immeuble. Les propriétaires sont en bons termes avec lui et lui en laissent l'usage. Ils ne veulent pas voir les étudiants se multiplier sous les toits. Ils tolèrent déjà Laurent Prieur et les jeunes du troisième, ça suffit comme ça. C'est ce que madame Olivier a dit à maman, un jour.

Il y a aussi un pas que je n'aime pas, très sec, comme un pic-vert qui s'attaquerait au bois de l'escalier. C'est celui de la vieille mégère, mademoiselle Moll, qui habite sur le même palier que nous, deuxième gauche. Elle est prise en sandwich entre les Olivier et les étudiants. Elle se plaint tout le temps d'eux et du boucan qu'ils occasionnent. Elle demande sans arrêt aux autres locataires de signer des pétitions pour les expulser. De

toute façon, ils changent très souvent, on ne sait jamais combien ils sont là-haut, ni de quelle nationalité. Un jour elle est venue trouver mes parents pour leur réclamer une signature, c'était la première fois que je la rencontrais. Parfois je m'amuse à sculpter des morceaux de pommes de terre et à les assembler avec des allumettes pour fabriquer des bonshommes : quand je l'ai vue, elle m'a tout de suite fait penser à ça. Un visage en morceaux de patates. Surtout le nez, gros et informe. Tout ce qu'elle a trouvé à dire à maman, quand elle m'a vu et qu'elle a compris mon état, c'est : « Eh bien, vous ne devez pas vous amuser tous les jours, ma pauvre dame ! » Pas un mot pour moi, comme si je n'existais pas. Je sais qu'Adèle ne l'aimait pas non plus. Mais elle n'est plus là pour qu'on en rie ensemble.

2.

JULES

C'est sûr, j'en ai découvert des secrets, perché sur mes échafaudages. Dans chaque immeuble, des femmes pleurent en silence, des hommes boivent en cachette, des couples légitimes ou illégitimes s'étreignent ou se déchirent. Moi je joue du burin et du maillet, et mes petits coups répétés viennent rythmer leurs vies tourmentées. Ils ne me voient pas et croient que je suis aveugle.

Pourtant je l'ai senti tout de suite. Je fais confiance à mon instinct. Cet immeuble a quelque chose d'étrange, que je n'identifie pas. C'est une coquille dure et solide, mais je sens dans ses profondeurs une chose inconnue qui palpite. Des vibrations mystérieuses qui me traversent. Depuis plusieurs jours que j'y travaille, le malaise n'a pas cessé. Évidemment, ce n'est pas une raison valable pour demander à être affecté ailleurs. Mon patron ferait une drôle de tête.

Ce sont peut-être tous ces visages aux yeux vides qui me regardent. Trop de femmes sur cette façade. Je me sens épié. Des poupées sans cervelle et sans cœur qui vous scrutent ; qui cherchent sur vous les traces du mal qu'elles vous ont fait. Ingénues perverses en ribambelle. Dressées comme une